Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac STMG, veuillez visiter :
coursbacstmg.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE

SESSION 2023

FRANÇAIS

ÉPREUVE ANTICIPÉE

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 5

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 9 pages, numérotées de 1/9 à 9/9.

Vous traiterez au choix, l'un des deux sujets suivants :

1- Commentaire de texte (20 points)

Objet d'étude : le théâtre du XVII^e^ siècle au XXI^e^ siècle.

Texte de Jean Anouilh*, Le Voyageur sans bagage*, 1937.

Gaston a perdu la mémoire lors de la Première Guerre mondiale. Quand il découvre qu'il a été un jeune homme égoïste et cruel sous le nom de Jacques Renaud, il rejette son passé. Dans cette scène, Valentine, qui a été autrefois sa belle-sœur et sa maîtresse, tente une dernière fois de le convaincre de rester et d'accepter cette identité.

VALENTINE : Ah ? Et que vas-tu faire ?
GASTON : M'en aller.
VALENTINE : Où ?
GASTON : Quelle question ! N'importe où.
VALENTINE : C'est un mot d'amnésique. Nous autres, qui avons notre mémoire, nous savons qu'on est toujours obligé de choisir une direction dans les gares et qu'on ne va jamais plus loin que le prix de son billet... Tu as à choisir entre la direction de Blois et celle d'Orléans. C'est te dire que si tu avais de l'argent le monde s'ouvrirait devant toi ! Mais tu n'as pas un sou en poche, qu'est-ce que tu vas faire ?
GASTON : Déjouer vos calculs. Partir à pied, à travers champs, dans la direction de Châteaudun.
VALENTINE : Tu te sens donc si libre depuis que tu t'es débarrassé de nous ? Mais pour les gendarmes tu n'es qu'un fou échappé d'un asile. On t'arrêtera.
GASTON : Je serai loin. Je marche très vite.
VALENTINE, *lui crie en face* : Crois-tu que je ne donnerais pas l'alarme si tu faisais un pas hors de cette chambre ? (*Il est allé soudainement à la fenêtre.)* Tu es ridicule, la fenêtre est trop haute et ce n'est pas une solution. (*Il s'est retourné vers elle comme une bête traquée. Elle le regarde et lui dit doucement.)* Tu te débarrasseras peut-être de nous, mais pas de l'habitude de faire passer tes pensées une à une dans tes yeux... Non, Jacques, même si tu me tuais pour gagner une heure de fuite, tu serais pris. (*Il a baissé la tête, acculé dans un coin de la chambre.)* Et puis, tu sais bien que ce n'est pas seulement moi qui te traque et veux te garder. Mais toutes les femmes, tous les hommes...
Jusqu'aux morts bien-pensants qui sentent obscurément que tu es en train d'essayer de leur brûler la politesse... On n'échappe pas à tant de monde, Jacques. Et, que tu veuilles ou non, il faudra que tu appartiennes à quelqu'un ou que tu retournes dans ton asile.
GASTON, *sourdement* : Eh bien, je retournerai dans mon asile.
VALENTINE : Tu oublies que j'y ai été lingère tout un jour, dans ton asile ! que je t'y ai vu bêchant bucoliquement[1] les salades peut-être, mais aussi aidant à vider les pots, à faire la vaisselle; bousculé par les infirmiers auxquels tu quémandais une pincée de tabac pour ta pipe... Tu fais le fier avec nous : tu nous parles mal, tu nous railles, mais sans nous tu n'es qu'un petit garçon impuissant qui n'a pas le droit de sortir seul et qui doit se cacher dans les cabinets pour fumer.
GASTON *a un geste quand elle a fini* : Allez-vous-en, maintenant. Il ne me reste pas le plus petit espoir : vous avez joué votre rôle.
Elle est sortie sans un mot. Gaston reste seul, jette un regard lassé dans sa chambre ; il s'arrête devant son armoire à glace, se regarde longtemps. Soudain, il prend un objet sur la table, près de lui, sans quitter son image des yeux, et il le lance à toute volée dans la

[1] bucoliquement : comme à la campagne

glace qui s'écroule en morceaux. Puis il s'en va s'asseoir sur son lit, la tête dans ses mains. Un silence, puis doucement la musique commence, assez triste d'abord, puis peu à peu, malgré Gaston, malgré nous, plus allègre[2]. Au bout d'un moment, un petit garçon habillé en collégien d'Eton[3] ouvre la porte de l'antichambre, jette un coup d'œil fureteur puis referme soigneusement la porte et s'aventure dans le couloir sur la pointe des pieds. Il ouvre toutes les portes qu'il trouve sur son passage et jette un coup d'œil interrogateur à l'intérieur des pièces. Arrivé à la porte de la chambre, même jeu. Il se trouve devant Gaston, qui lève la tête, étonné par cette apparition.

LE PETIT GARÇON : Je vous demande pardon, Monsieur. Mais vous pourrez peut-être me renseigner. Je cherche le petit endroit.

GASTON, *qui sort d'un rêve* : Le petit endroit ? Quel petit endroit ?

LE PETIT GARÇON : Le petit endroit où on est tranquille.

GASTON, *comprend, le regarde, puis soudain éclate d'un bon rire, malgré lui*. Comme cela se trouve ! ... Figurez-vous que, moi aussi, je le cherche en ce moment le petit endroit où on est tranquille...

LE PETIT GARÇON : Je me demande bien alors à qui nous allons pouvoir le demander.

GASTON, *rit encore* : Je me le demande aussi.

Vous commenterez cet extrait du *Voyageur sans bagage* de Jean Anouilh. Vous pourrez prêter plus particulièrement attention à :

- une scène d'évasion

- des émotions contrastées

- Gaston, un personnage entre le monde adulte et celui de l'enfance

[2] allègre : vive, gaie

[3] Eton : prestigieuse école anglaise

2- Contraction de texte (10 points) et essai (10 points)

Objet d'étude : la littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle.

Le candidat traite, compte tenu de l'œuvre et du parcours étudiés durant l'année, l'un des trois sujets suivants :

A - Œuvre : Rabelais, *Gargantua*, chapitres XI à XXIV – Parcours : La bonne éducation.

Gilles Brougère, *Jeu et éducation,* 1995.

Avant que le jeu ne soit considéré comme lieu possible d'éducation, il existe trois façons principales d'établir des relations entre le jeu et l'éducation. En premier lieu il s'agit de la récréation : le jeu est le délassement indispensable à l'effort en général, l'effort plutôt physique, puis l'effort intellectuel et enfin tout spécialement l'effort scolaire. Le jeu contribue indirectement à l'éducation en permettant à l'élève délassé d'être plus efficace dans ses exercices et son attention. En second lieu l'intérêt que manifeste l'enfant pour le jeu doit pouvoir être utilisé pour la bonne cause. Il est possible de donner l'aspect de jeu à des exercices scolaires, c'est le jeu comme ruse pédagogique. Enfin le jeu permet au pédagogue d'explorer la personnalité enfantine et éventuellement d'adapter à celle-ci l'enseignement et l'orientation de l'élève. On peut également considérer que le jeu peut être le lieu d'une éducation physique moins parce qu'il s'agit d'un jeu que parce que les enfants n'y ménagent pas leurs efforts physiques, d'où la reprise de certains jeux dans diverses traditions d'éducation physique. Ce qui intéresse l'éducateur dans ces jeux ce n'est pas qu'il s'agisse de jeu, mais du support naturel d'une activité physique dont on considère l'intérêt pour une éducation complète qui n'omet pas le corps.

Le premier lien entre éducation et jeu est celui du délassement. C'est la première inscription du jeu dans l'espace éducatif à travers la récréation, et cette relation subsiste aujourd'hui. Le jeu est le moment du temps scolaire qui n'est pas consacré à l'éducation, mais à la détente nécessaire avant la reprise du travail. Une telle idée est présente, entre autres textes, chez Sénèque[1] : " Il faut octroyer[2] à l'esprit des moments de relâchement, car il renaît plus puissant et plus vif après une période de repos ". Le divertissement est essentiel à une bonne gestion des capacités de l'esprit : " Il n'est pas bon d'avoir toujours l'esprit également tendu, il faut savoir le divertir ". La nature elle-même impose le jeu à l'homme, mais il faut en limiter l'importance, et aucun abus ne doit conduire à oublier que le jeu est au service de l'esprit et de son activité et non l'inverse ; le jeu ne peut avoir sa fin en lui-même, il ne peut avoir de valeur propre, il vaut en fonction de sa soumission au travail, aux études : " Si le jeu et le divertissement ne lui offraient point un plaisir naturel, l'homme n'y aspirerait pas avec tant de force. À en abuser toutefois, l'esprit perdrait son ressort et sa vigueur ".

D'autres auteurs vont accorder une place au jeu au sein même de l'étude. La conception de ce dernier est intéressante à étudier du fait de sa clarté. Il s'agit bien de faire une place au jeu pour l'éducation des plus jeunes enfants qui apprennent à lire et à écrire, mais selon des modalités tout à fait précises. Le jeu est un moyen, un support pour séduire l'enfant ; il faut éviter de décourager l'enfant par des études inadaptées à son âge. L'enfant n'est pas capable de projeter dans l'avenir l'intérêt que les études, l'apprentissage de la lecture et l'écriture, de plus d'une langue étrangère, représentent pour lui. Il faut donc lui donner l'impression qu'il joue. Il faut ruser avec l'enfant pour le faire travailler sans qu'il s'en

[1] Sénèque, *De la tranquillité de l'âme.* Sénèque est un philosophe romain ayant vécu au Ier siècle après Jésus-Christ

[2] octroyer : donner

rende vraiment compte. Le travail doit ressembler pour l'enfant, de façon subjective, au jeu, mais ce n'est pas un jeu, cela n'en a que l'apparence. Dans cette vision du jeu, on n'en utilise que la motivation, l'intérêt pour l'enfant. Il n'est pas question de faire confiance au jeu en tant que tel. Le jeu n'a pas une valeur éducative, mais l'étude doit prendre l'aspect du jeu pour intéresser l'enfant.

(707 mots)

Contraction

Vous résumerez ce texte en 177 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail comptera au moins 159 mots et au plus 195 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai

Peut-on envisager une bonne éducation sans contrainte ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur les chapitres XI à XXIV de *Gargantua* de Rabelais, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés durant l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

B - Œuvre : La Bruyère, *Les Caractères*, livre XI « De l'Homme » – Parcours : Peindre les Hommes, examiner la nature humaine.

Gérald Bronner, *Apocalypse cognitive,* 2021.

Le développement de la photographie nous a permis de démultiplier notre image. Qu'on y songe : il se prenait moins d'un milliard de photographies par an en 1930 alors qu'on en compte aujourd'hui, chaque année, près de 1000 milliards ! L'un des objectifs les plus évidents de cette compulsion[1] photographique est de proposer ces images de nous-mêmes à l'ensemble des membres de notre réseau social en scrutant le nombre de notifications que cette exhibition produit. Nous poussons parfois l'impudeur jusqu'à photographier le contenu de nos assiettes pour faire savoir combien même nos repas ne sont pas banals. Mais, puisque nous sommes des légions à alimenter ainsi ce narcissisme[2], d'où vient qu'il soit unanimement condamné ?

Il est vrai que cette passion photographique peut avoir des conséquences inattendues et regrettables. Certains paysages naturels, par exemple, sont défigurés par des légions d'instagrameurs avides de prendre et de diffuser *la* photo exceptionnelle. Le parc canadien de Joffre Lakes n'est plus le même depuis que, ces dernières années, sa fréquentation s'est accrue de plus de 250% ! La raison en est qu'il abrite trois magnifiques lacs d'eau turquoise qui, surmontés par un glacier, offrent un décor magnifique ne demandant qu'à être immortalisé. Cerise sur le gâteau, un tronc d'arbre large et solide échoué depuis une rive permet de s'aventurer au-dessus d'un des lacs. Ce tronc a même été renommé Instalog[3]. La raison ? Sur ce tronc pouvant soutenir le poids de plusieurs individus, on peut se faire prendre en photo en donnant l'impression qu'on est absolument seul face à la nature sauvage. Un produit parfait pour récolter des cœurs sur le réseau Instagram dévolu au partage de photographies. Faire cette photo est même devenu un passage obligé de la visite du parc. Si chacune de ces photos était décadrée, le sentiment qu'elle inspirerait serait bien différent : on verrait que devant le tronc s'allonge une file d'attente composées d'individus impatients et agressifs, attendant de faire la même photo pour pouvoir partager ce moment unique sur les réseaux sociaux.

Le destin d'un grand nombre de lieux de la planète a été modifié parce que le paysage qu'ils offrent est devenu viral sur les réseaux sociaux. […]

Ce dernier point est fondamental : toutes ces photos que nous publions sur les réseaux sociaux s'offrent comme des échantillons de notre vie (contenu de nos assiettes, voyages, réussite des enfants …). Seulement, comme nous sommes des milliards à nous livrer à ces démonstrations, il s'ensuit une concurrence à la visibilité sociale qui ne nous fait pas toujours du bien.

Quatre chercheurs en sciences de l'information des universités allemandes de Humboldt et de Darmstadt ont mené une étude qui montrait que l'utilisation de Facebook peut créer beaucoup de frustration et de jalousie. Pourquoi ? Parce que sur ce réseau social comme sur d'autres, chacun a tendance à se mettre en scène pour donner de sa vie un aperçu flatteur. Cette exhibition peut créer chez celui ou celle qui en est le témoin un sentiment d'insatisfaction en donnant l'impression, par comparaison, que sa propre vie est moins intéressante en moyenne que celles de ses amis. Parmi les 600 individus qui ont participé à l'expérience, près de 40% avaient le sentiment d'être plus malheureux après s'être connectés au célèbre réseau, et ce sentiment était encore plus fort parmi les personnes qui ne publiaient rien sur leur mur. Elles ressentaient plus que les autres solitude, colère et ressentiment. Entre toutes les informations qui les blessaient, les premières en cause étaient les photos de vacances de leurs amis. Des résultats similaires ont été obtenus

[1] compulsion : obsession
[2] narcissisme : amour excessif que l'on éprouve pour son image
[3] instalog : contraction de *log* (journal) et *instagram*

sur Instagram. Une recherche portant sur 1500 jeunes âgés de quatorze à vingt-quatre ans, au Royaume-Uni, a montré que la plateforme de partage photographique générait plus de malaise et de sentiment négatif que tous les autres réseaux sociaux. Pire, elle accroît les symptômes d'orthorexie névrotique – la tendance pathologique à vouloir ne consommer que des aliments sains. La raison en est bien sûr que les utilisateurs éprouvent souvent la tentation de se comparer avec d'autres qui, à force de filtres et de mises en scène, paraissent avoir des corps de dieux antiques.

Ce type de sentiment n'a certes pas attendu l'apparition d'Internet pour exister mais, en donnant une plus grande visibilité à la mise en scène de la vie en général, la Toile l'a amplifié. Nous avons beau avoir conscience qu'il peut s'agir d'un jeu de dupes[4], il est presque impossible qu'il ne nous blesse pas. De très nombreuses études montrent en effet que notre bonheur tient moins à ce que nous possédons objectivement qu'aux avantages que nous croyons avoir par rapport aux autres.

(803 mots)

Contraction

Vous résumerez ce texte en 201 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail comptera au moins 180 et au plus 221 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai

Connaît-on vraiment les Hommes en examinant l'image qu'ils donnent d'eux-mêmes ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur le livre XI des *Caractères* de La Bruyère, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

[4] jeu de dupes : situation où quelqu'un est trompé

C - Œuvre : Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (du « préambule » au « postambule ») – Parcours : Écrire et combattre pour l'égalité.

Sylvie Pelletier, « Représentation de soi et conscience de genre dans les autobiographies féminines en France (1850-1914) », dans *La Recherche féministe francophone,* 2009.

Le XIX^e^ siècle a signifié l'essor de l'alphabétisation pour les femmes et, plus précisément, le passage d'une scolarisation basée principalement sur la lecture à une instruction intégrant aussi l'écriture. Cet accès plus libre à l'éducation, la diffusion des pratiques de lecture, autant que l'apprentissage de « l'art de la rédaction » constituent les éléments de base d'une « révolution » de l'écrit qui caractérise la France, dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Hommes et femmes apprennent désormais à écrire et à exprimer leurs « sentiments » à travers de nouveaux modes d'expression, typiques de l'individualisme bourgeois et tout ce qui constitue le champ de la littérature personnelle, autobiographies, correspondance, journaux intimes, deviendra rapidement un lieu d'expression et d'introspection pour les femmes. Mais plus que les changements historiques dans l'éducation, c'est le rapport des femmes à l'écrit et surtout à l'écrit autobiographique qui nous intéresse ici, car il permet de dessiner les contours d'une conscience de genre[1] originale et d'abord définie à partir de la vision des femmes elles-mêmes.

Les femmes expliquent et justifient assez longuement leur désir d'écrire. L'analyse de ces « motifs d'écriture » nous renseigne sur leur sentiment de culpabilité face à la transgression de normes implicites et, par-là, sur leur vision sexuée du monde[2]. Ce sentiment de culpabilité me semble donc relié au rejet de valeurs reçues et à l'émergence d'une conscience de genre. D'abord, comme on peut le remarquer chez les ouvriers français de la même époque, mais avec une acuité[3] plus grande encore dans les cas des femmes, l'acte d'écriture et celui de la publication sont perçus comme revêtant un aspect social important pour la mise en avant de sa propre existence, comme donc une infraction potentielle à un devoir de silence social ou, en tout cas, de retenue. C'est, en quelque sorte, par une modestie socialement obligée que les autobiographes en viennent à expliquer plus ou moins longuement que leur œuvre ne vise pas à s'attribuer ou à se faire reconnaître un caractère exceptionnel et, surtout, qu'elles n'ont pas de prétention littéraire.

Ce sentiment de la « culpabilité d'écrire » apparaît dans tous les textes sauf, peut-être, dans celui de Sarah Bernhardt et dans celui de Clémence Badère (1886-1887) qui revendiquent, toutes deux, le statut d'écrivaine, cette dernière ambitionnant même de vivre de sa plume. Si Bernhardt considère comme tout à fait normal, légitime et justifié son désir d'écrire et, en conséquence, en traite assez rapidement, Badère, d'un milieu plus populaire, écrit justement pour dénoncer l'injustice et le traitement dont elle est victime, dit-elle, du fait de son sexe.

Louise Ackermann, écrivaine et poète bien connue à l'époque, expose bien, dans son rapport paradoxal à l'écriture, ces contraintes pesant sur les femmes, à la fin du XIX^e^ siècle. Passionnée de philosophie et de littérature anglaise et allemande, Ackermann ressent l'écriture comme une obligation, un moyen irrépressible de se libérer des idées qui l'habitent ; elle déplore le fait qu'on ne lui accorde pas la « publicité » qu'elle mérite. « Le poète qu'on n'écoute pas finit par se taire. Je me taisais donc ou à peu près ». Pourtant comme les autres, elle précise qu'elle n'a aucune prétention littéraire, qu'elle écrit pour elle-

[1] conscience de genre : la conscience d'être une femme ou bien un homme

[2] face à la transgression des normes implicites et, par là, sur leur vision sexuée du monde : référence au fait qu'il était mal vu pour une femme au XIX^e^ siècle d'être écrivain, ce métier étant réservé aux hommes

[3] acuité : précision, finesse

même, qu'elle n'est surtout pas une femme « de lettres », fait difficile à croire si l'on tient compte de son désenchantement[4] vis-à-vis de la réception de ses œuvres.

Cela révèle la contradiction, qui conduit les femmes à discréditer l'écriture féminine mais à écrire quand même. Cela permet enfin de constater l'intériorisation de préjugés chez les femmes elles-mêmes.

Les réticences[5] à s'identifier comme auteure peuvent être lues comme l'affirmation implicite d'une identité féminine et, par-là, d'une conscience de genre marquée par l'idéologie bourgeoise du XIX^{e} siècle, idéologie qui transparaît également dans la construction de l'identité individuelle mise en évidence par les autobiographes.

Les récits autobiographiques mettent en lumière, à la fois, une image critique du rôle attribué aux femmes et une valorisation des modèles traditionnels féminins, ainsi que de ceux proposés par la société bourgeoise en pleine expansion. Tradition et modernité marquent les représentations féminines de façon complexe. En effet, les auteures se conçoivent et décrivent leur vie en fonction du dévouement et de l'utilité, reprenant ainsi à leur compte les responsabilités traditionnellement associées aux femmes, mais également les valeurs bourgeoises qui tendent à faire d'elles des épouses et mères d'abord et avant tout.

(775 mots)

Contraction

Vous résumerez ce texte en 194 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail comptera au moins 174 et au plus 214 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai

Dans quelle mesure le droit à la parole est-il fondamental dans le combat contre les inégalités ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (du « préambule » au « postambule ») d'Olympe de Gouges, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés durant l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

---

[4] désenchantement : espoir déçu

[5] réticence : hésitation, réserve, manque d'assurance pour faire quelque chose

Copyright © 2026 FormaV. Tous droits réservés.

Ce document a été élaboré par FormaV© avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV©, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV© se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.